



LE CONTRE-AMIRAL RIVET.

DEPART DU TAGE.

Les marins français sont enchantés de leur séjour à la Nouvelle-Orléans, et le contre-amiral Rivet s'est fait leur interprète, hier, en présence des officiers de son état-major, juste avant de quitter le bord pour assister au défilé des chars de Comus et au bal à l'opéra, en disant :

gouvernement la mort de l'empereur Maximilien. Je me rappelle l'aspect de la rue du Canal, avec ses fossés à ciel ouvert et son terrain neutre ombragé d'arbres, et en comparant alors et aujourd'hui on voit les immenses progrès accomplis. Comme j'ai pu le constater durant mon séjour dans le port toutes les autres affaires civiles ont marché de pair avec les améliorations, et votre commerce a fait des pas de géant. Je souhaite ardemment pour la Nouvelle-Orléans tout le bonheur qui puisse lui arriver. Votre population énergique arrivera éventuellement au premier rang parmi celles des villes de ce vaste pays prospère.

venir de leur séjour à la Nouvelle-Orléans ceux qui ont eu l'avantage de les connaître ne les oublieront pas de longtemps.

DÉPÊCHES Télégraphiques TRANSMISES A L'ABEILLE

SERVICE DE LA PRESSE ASSOCIEE

Service Spécial DE TOUTES LES PARTIES DU MONDE.

Nouvelles Etrangères.

Le nouveau ministre des Etats-Unis en Suisse.

Berne, Suisse, 24 février.—Davis J. Hill, le ministre des Etats-Unis en Suisse, a présenté ses titres de créances au président Deucher aujourd'hui.

La requête de Herr Baltazzi.

Berlin, 24 février.—Le ministère des affaires étrangères d'Allemagne n'attache aucune importance à la requête de Herr Baltazzi, l'ex-chargé d'affaires d'Allemagne à Caracas à M. Bows, pour le paiement immédiat des \$27,500 formant le premier versement de la somme qui doit être payée à l'Allemagne par le Venezuela, mais qui n'est due que le 15 mars.

Le secrétaire des affaires étrangères Von Richtofen n'a envoyé aucune instruction de ce genre au ministre Von Sternberg, ce qui porte à croire qu'il y a un malentendu. Le ministre des affaires étrangères n'a aucune doute que le Venezuela observera strictement les termes du protocole.

Construction de la ligne Idensalm-Kaynar.

St-Petersbourg, 24 février.—Le Tsar a ordonné la construction immédiate du chemin de fer d'Idensalm Kaynar, de manière à pouvoir donner de l'emploi aux Finnois qui souffrent de la famine.

Mariage fashionable.

London, 24 février.—Mme Padelford, qui était une demoiselle McPecker, de Baltimore, a épousé Ernest Cunard à l'église St André, à Westminster aujourd'hui. L'ambassadeur Cheate a conduit la mariée à l'hôtel. Le marié est un cousin de Sir Bache Cunard. Nombre d'Américains assistaient à la cérémonie.

Nouvelles Américaines

Explosion de dynamite.

Nashville, Tennessee, 24 février.—Bud Marble, un blanc, et deux noirs, Joe Yost et William Bennett, ont été tués ce matin dans un camp de chemin de fer à l'ouest de la ville par l'explosion accidentelle de deux bâtons de dynamite. Les corps des victimes, affreusement mutilés, étaient méconnaissables. On ne sait comment cette explosion s'est produite. Les noirs étaient employés par la compagnie de chemin de fer. Des parties du corps d'un des noirs ont été retrouvés dans un arbre à soixante-dix pieds de distance.

Séance de cabinet à Washington

Washington, 24 février.—Le président Roosevelt et les membres du cabinet ont consacré une grande partie de la séance d'aujourd'hui à la discussion de l'affaire du canal de Panama.

Juste avant la séance l'attorney général Knox avait eu un entretien avec l'attorney Crenwell, qui représente la compagnie du canal de Panama dans les Etats-Unis. On sait que par l'intermédiaire de M. Crenwell une réponse a été faite à la communication récente de l'attorney général Knox à la compagnie, mais on comprend aussi que cette réponse n'est de nature qu'à permettre la continuation des négociations actuellement pendantes au sujet de l'option sur le canal de Panama que possède le gouvernement des Etats-Unis.

Aucun arrangement définitif n'est encore fait pour le voyage de Président dans l'Ouest, et on craint qu'aucun ne sera fait avant l'ajournement du Congrès.

Une chute de soixante pieds.

Nashville, Tennessee, 24 février.—Aujourd'hui à midi est arrivé à Kigotop, Tennessee, un accident qui a eu pour résultat la mort d'un ouvrier de couleur. En outre, un ouvrier mourra, probablement, et deux autres ont reçu des blessures graves. Une caisse servant à descendre les cailloux dans un puits de soixante pieds communique avec un tunnel s'est détachée et est tombée de toute la hauteur avec ceux qu'elle contenait.

Mort d'Ellery Anderson.

New York, 24 février.—E. Ellery Anderson, avocat et homme politique, est mort subitement aujourd'hui d'une maladie de cœur à sa résidence de New York. Il était âgé de soixante-neuf ans. M. Anderson était un démocrate indépendant. Il fut un des leaders du mouvement contre la "snag convention" en 1892. A une époque il fut directeur de plusieurs compagnies.



Le croiseur français "Tage" lèvera l'ancre ce matin, à dix heures.

PENDAIION.

Stroudsburg, Pa., 24 février.—Charles Grethar a été pendu ici à 10:54 aujourd'hui pour le meurtre du constable Strank en septembre 1901. Strank s'était rendu à la résidence de Grethar pour l'arrêter pour vol quand ce dernier le tua. Grethar, trouvé coupable de meurtre au premier degré, fut condamné à être pendu. Depuis son incarcération il s'est évadé de prison deux fois et l'héritier qui dirige l'exécution aujourd'hui est en occasion pour avoir permis que Grethar s'évadât.

Mort de John Quinn.

New York, 24 février.—John Quinn, un ancien représentant au Congrès, est mort d'une pneumonie après une semaine de maladie à sa résidence en cette ville. Il était âgé de soixante-trois ans. Il fut élu au cinquante-et-unième Congrès par les démocrates qu'il aida à repousser un bill pour la translation des restes du général Grant de New York au ministère d'Arlington.

Insensie de l'Usine Schultz.

Pittsburg, Pennsylvania, 24 février.—L'usine Schultz, de la American Bridge Company, une partie de l'industrie des Etats-Unis à Nickel Works, près de Pittsburg, a été entièrement détruite par le feu ce matin. Les pertes, évaluées à environ \$200,000, sont couvertes par l'assurance. L'usine était composée de quatre bâtiments de 250 pieds de long. Le feu a pris dans le département des modèles. Son origine n'est pas connue. Près de 200 hommes se trouvent sans emploi.

Grand incendie.

Meridian, Miss., 24 février.—Un incendie, à 3 heures en matin, a totalement détruit le bâtiment principal de la blanchisserie de la ville de Meridian, la résidence de Mme B. F. Ormond, et deux maisons de gens de couleur. Les deux cents jeunes filles qui se trouvaient dans le couvent ont pu s'échapper. Nombre d'entre elles ont perdu tous leurs effets. Les pertes ne sont pas encore connues, mais on sait qu'elles seront considérables. Les études continueront dans des locaux temporaires.

Consécration de l'évêque coadjuteur Carreau.

Pittsburg, 24 février.—Le Rév. J. Fregis Carreau a été consacré évêque coadjuteur du diocèse de Pittsburg ce matin à 9 heures dans la cathédrale, avec tout l'éclat et la solennité des cérémonies de l'église Catholique Romaine. L'archevêque Ryan, de Philadelphie, officiait comme consécrateur et célébraut de la messe pontificale, assisté de l'archevêque Elder, de Cincinnati, l'évêque Phelan, de Pittsburg, et le Très Rév. P. J. Deshaies, évêque de Wheeling, qui a fait le sermon. En témoignage de la haute estime en laquelle est tenu l'évêque Carreau il lui a été offert une bourse de \$10,000, dont \$500 ont été versés par la congrégation de la cathédrale St Paul et \$5,000 par le clergé du diocèse. Tous les vêtements qu'il portait étaient des dons d'amis ou de sociétés.

THEATRES.

Au milieu du mouvement extraordinaire qui s'est produit depuis trois ou quatre jours dans notre bonne ville de la Nouvelle-Orléans, des bruits de la fête qui se prépare, des préparatifs de jour et de nuit qui attirent la population hors de ses foyers et la retiennent au théâtre, les théâtres ont en ce moment nous restant, tandis que Meinas, Prato, Comus, ne font que passer et l'on court nécessairement au plus pressé.

Nos théâtres ont cependant conservé intérieurement leurs portes ouvertes et ils en ont été largement récompensés. Bien que toutes les habitudes aient été bouleversées et qu'il ait régné tout le temps une grande incertitude dans les heures des levées de rideaux, le grand public est resté fidèle à son poste et les représentations n'ont pas cessé d'être courues et de produire de beaux bénéfices.

THEATRE TULANE.

Le Tulane n'a qu'à se féliciter des succès de son Har, une des pièces les mieux inspirées du répertoire moderne. Rien de plus intéressant que le spectacle que nous offre le premier acte, il produit un effet tel, que le succès se fait que grand chaque jour. Il en sera ainsi jusqu'à la fin de la semaine qui sera une des plus fructueuses de la saison théâtrale.

GRAND OPERA HOUSE.

Le Grand Opera House n'a nullement souffert des mouvements de la rue et des abaissements des pressions, grâce à l'admirable aptitude qu'il offre à ses habitants. "Shall we Forgive Her" fait, à chaque représentation, presque semblable. Il faut chercher le secret de ce succès dans la présence en scène de miss Wainwright, une des étoiles de la scène américaine, une des grandes favorites des parterres de la Nouvelle-Orléans. Rester ainsi la seule au théâtre pendant la semaine du carnaval est une grande preuve de talent. Miss Marie Wainwright nous reste jusqu'à la fin de la semaine.

THEATRE DE L'OPERA.

Aujourd'hui en matinée, "Mignon". Ce soir "Cavalleria Rusticana", "Pelléas et Mélisande", "La Navarraise". Demain en matinée, "Le Trouvère". Le soir, "Cendrillon" pour la clôture de la saison.

THEATRE CRESCENT.

La plus grande attraction de la scène cette semaine est peut-être la comédie intitulée "The Governor's Son", interprétée comme elle l'est par les quatre Cohen, deux frères et deux sœurs, qui rivalisent de talent et d'habileté, jouant, parlant, dansant tous avec le même entrain. Aussi font-ils en ce moment la fortune de Crescent. Leur engagement dure jusqu'à la fin de la semaine.

ST CHARLES ORPHEUM.

On sait que la variété est la spécialité de l'Orpheum. C'est par une semaine comme celle que nous traversons que de pareils spectacles sont de mise. Aussi en presse-t-on dans la salle de l'Orpheum pour applaudir les artistes qui paraissent tour à tour sur la scène. Nous citerons entre autres, Fay et Clarke qui interprètent merveilleusement la comédie de Will Cressy, "The Spring of Youth"—la Fontaine de Jonveaux.

La direction avait en le bon esprit de réserver pour cette semaine Miss Lillian Burckhardt. Bien lui en a pris, car Miss Burckhardt est pour le public de l'Orpheum une attraction irrésistible. On peut être assuré que la salle ne désemplira pas toute la semaine, soir et matin. On sait qu'il y a matinée tous les jours à l'Orpheum.

Feuilleton

L'Abelle de la N. O.

Haine D'Amour

Par Henri Germain.

PROLOGUE

Le Naufrage.

II

PIERRE DE SOMMERSEUSE.

Un garçon haut de dix mar.

ches, à double escalier de pierre, broché par une grille de fer forgé d'un joli travail artistique, donnait accès au rez de chaussée où s'élevaient les pièces de réception. Les commodes s'élevaient discrètement de chaque côté de la cour; dissimulés en partie par de hauts treillages garnis de lierre. Derrière l'hôtel, s'élevait une sorte de petit parc très ombragé, planté d'arbres séculaires. En hiver, l'hôtel s'animait d'une vie assez intense, car les Sommerseuse recevaient beaucoup, mais dès la belle saison, l'aspect changeait complètement. Les persiennes closes, l'absence de mouvement, le silence, donnaient à cette demeure l'apparence d'une chose oubliée ou morte. Le concierge, veuf et déjà âgé, faisait peu de bruit, vivant en solitaire dans son pavillon. Lorsque Berthe Durac pénétra dans la cour, ce triste aspect, si parfaitement conforme à ses douloureuses pensées, lui sera le cœur. C'est d'un accent navré qu'elle fit au vieux et dévoué gardien de l'immeuble le récit de l'épouvantable malheur qui venait de s'abattre sur la famille de Sommerseuse. — Qu'allons nous devenir ? murmure Berthe, soupira la brave femme en prenant une mine lugubre.

Par une pensée bien égoïste, ment humaine, ce qui le frappait le plus en cet événement douloureux, c'était la crainte de perdre sa place, au moment même où la vieillesse venait de l'atteindre. En quelques mots, la femme de chambre s'efforça de la rassurer. — Peut-être, fit-elle, a-t-on pu porter secours à Mme la marquise ? Dans ce cas, vous comprenez bien, père Vincent, que rien ne sera changé ici. — Espérons-le pour elle... et pour nous, soupira le concierge d'un accent désolé. Puis, sur l'invitation de Berthe, et pour ne pas ouvrir l'hôtel, dont il avait les clés pourtant, mais où vraisemblablement le notaire ferait appeler les scellés, il mit son modeste ménage sens dessus dessous, pour préparer à la camériste une chambre digne d'elle. Le lendemain, dès l'heure convenable, Berthe Durac se rendit chez Me Ledroit, notaire de la famille, et fut introduite, sans attendre, dans le cabinet de l'officier ministériel. — Je devine ce qui vous amène, mademoiselle, commença ce dernier. J'ai appris, ce matin, par le "Petit Journal", le naufrage de la "Médina" et le décès de M. de Sommerseuse. J'ai déjà songé à prendre tou-

tes les dispositions nécessaires en pareil cas. Cependant, avant d'agir efficacement, il serait indispensable de savoir ce que sont devenus la marquise et son fils. Or, les journaux sont muets, jusqu'à présent, au sujet de ces derniers. — Je puis, dit Berthe, vous renseigner plus exactement; c'est, d'ailleurs, pour cela que je suis venue tout droit ici. En ce qui concerne Mme de Sommerseuse, il m'est encore impossible de rien vous apprendre; mais je vais vous rassurer quant à M. Pierre de Sommerseuse. Recueilli en même temps que mourir un navire, nous avons été débarqués à Antibes, d'où je suis partie avant-hier dans l'après-midi, pour me rendre à Lyon. C'est à Francheville, dans les environs de la cité lyonnaise, que j'ai conduit immédiatement le petit Pierre, après avoir fait une déclaration à l'hôtel de ville d'Antibes. J'ai placé momentanément l'enfant chez une excellente femme, Mme Grandjeu, avec qui je suis en relations personnelles depuis plusieurs années; elle mérite toute confiance. — Mais, demanda le notaire, très étonné, quel était votre but en conduisant M. Pierre de Sommerseuse chez cette femme, au lieu de le ramener ici ? — Plusieurs raisons importan-

tes m'ont guidées. Tout d'abord, l'enfant, délaissé comme vous le savez, se trouvait depuis le naufrage de la "Médina", dans un état de santé plutôt inquiétant. La peur ressentie, la fatigue d'une nuit terrible passée en pleine mer, dans un canot, l'angoisse qui fut couverte pendant plusieurs heures, tout cela l'avait indisposé. J'ai craint pour lui, dans cet état, le surcroît de fatigue qui lui aurait imposé nécessairement par les voyages que j'allais être obligé de faire. — En effet, cette raison est déjà excellente, approuva l'officier ministériel. Cependant, en amenant l'enfant ici, il est été peut-être mieux soigné par le médecin de la famille que par la brave femme chez qui vous l'avez placé ? — Oh ! je ne crois pas qu'il ait besoin de soins médicaux; le calme, le grand air le remettront sûrement. Du moins en ai je jugé ainsi, après avoir pris toutefois l'avis d'un médecin d'Antibes. Ici, à l'hôtel, il aurait manqué à cet enfant des soins féminins indispensables. Car j'ai l'intention de quitter Paris aujourd'hui même. — Où donc comptez vous aller ? — A Menton d'abord, pour faire ramener à Paris le corps de M. de Sommerseuse, ensuite je

veux partir à la recherche de Mme la marquise. Vous savez, monsieur, combien je lui suis dévouée, je n'aurai pas de repos que je sache ce qu'elle est devenue. — Très bien, très bien, approuva Me Ledroit, vous êtes, mademoiselle Berthe, une femme de tête et de cœur ! Vous avez fort bien pensé en tout ceci; et je comprends mieux à présent que vous ayez confié M. Pierre de Sommerseuse à cette paysanne. — Ce n'est pas tout encore, reprit la femme de chambre, encouragée par cette approbation. Une autre raison, plus importante, mais d'un ordre plus délicat aussi, m'a poussée à agir comme je l'ai fait. Vous connaissez, monsieur le comte Lucien de Boraac ? — Fort bien; cousin germain du défunt marquis, et, d'ailleurs, mon oncle. — Donc sa situation n'a rien de caché pour vous ? — Absolument rien, hélas ! — A peu près ruiné, probablement très endetté, il a pu, s'il vit encore et s'il sonnait à présent le décès de M. de Sommerseuse, fonder quelques espérances sur son héritage. — Il était donc sur la "Médina" ? — Oui, monsieur, mais je ne sais ce qu'il est devenu. — En tous cas, se récria le notaire, je serais fort surpris qu'il

eût fondé le moindre espoir sur la fortune du marquis. Il faut compter d'abord Mme de Sommerseuse et elle n'est pas morte et de plus, le petit Pierre. M. de Boraac n'hériterait que si l'une de ces deux personnes, c'est-à-dire l'enfant, n'existait plus. — C'est justement à cela que je voulais en arriver, riposta Berthe Durac, d'un accent qui s'hardissait à mesurer qu'elle parlait et semblait se familiariser avec son interlocuteur. — Il est possible, et malheureusement probable, que Mme de Sommerseuse ait subi le même sort que son mari ? — Puis, en quelques phrases précises, la femme de chambre fit au notaire le récit des événements qui s'étaient déroulés au moment du naufrage de la "Médina". — Peut-être, émit l'officier ministériel, Mme de Sommerseuse a-t-elle pu, comme le supposait judicieusement le chef de bureau d'Antibes, s'embarquer dans le second canot. — Je n'ose l'espérer, monsieur, la mer était si terrible ! Et dans ce cas, pourquoi le marquis serait-il resté sur le yacht ? — Remarquez, d'ailleurs, que toutes les considérations qui m'ont fait agir sont uniquement basées sur des suppositions. Dans l'incertitude où nous sommes, relativement au sort de